

L'ART DU FUTUR À MONTRouGE

Par Clementine Merrier

— 11 mai 2017 à 12:50

Tapisserie sur la déforestation, vidéo de survivalistes, exposition de factures impayées... Le 62e Salon de Montrouge, brosse le paysage d'une jeune création plastique versée dans l'activisme soft. Un panorama riche et parfois sombre, dans un parcours chapitré par affinités électives.



Replanter les choses oubliées (42 rue des sablonx), 2017 de Florian Mermin. Photo DR

Dans les allées du 62^e Salon de Montrouge, le rendez-vous de la jeune création artistique, on entend à plusieurs reprises : «*où se trouve donc la tractopelle ?*» Le public averti, venu prendre le pouls des artistes émergents, cherche *la Noble Pastorale*, une œuvre de Suzanne Husky. Cette tapisserie à l'allure Renaissance montre une scène de déforestation où un bulldozer arrache un arbre tout droit sorti de *la Dame à la licorne*. L'ouvrage tissé, d'inspiration zadiste, laisse imaginer un hors champs composé d'aéroports, d'autoroutes et de centres commerciaux. Par télescopage entre une technique artisanale et un sujet ultracontemporain, le tapis de laine mural dénonce l'irréversible avancée de la civilisation moderne et la fragile résistance qu'on lui oppose. Cette thématique infuse le Salon.



La Noble Pastorale, 2016, étude pour tapisserie de Suzanne Husky. Photo DR.

Suzanne Husky, artiste franco-américaine, née en 1975, fait partie des 53 artistes représentés, la sélection 2017 étant à 60 % féminine. A Montrouge, les jeunes artistes sur la rampe de lancement, d'origines diverses (quatorze nationalités : France, Chine, Corée du Sud, Togo, Colombie...), attendent leur mise en orbite. Ami Barak, directeur artistique depuis 2016 avec Marie Gautier, a choisi ces signatures parmi plus de 2500 dossiers, aidé d'un comité d'experts. Et le Salon, dont l'entrée est gratuite, est chapitré en quatre parties thématiques comme l'année précédente.

Hantés par la finitude

A première vue, les œuvres mêlent des techniques variées (vidéo, installation, photographie, sculpture, céramique, performance, peinture...). Dans la veine de l'activisme soft de Suzanne Husky, on frémit devant le dispositif de surveillance façon NSA de Laurent Tortil. Presque invisible, d'un blanc immaculé, ce drôle d'engin doté d'une antenne amplifie les sons captés sur le Salon : attention, les murs ont des oreilles. Plus loin, Pierre Akrich, visiblement aussi endetté que l'Etat grec, a encadré ses factures et lettres de relance dans l'espoir qu'on lui rachète. Il dénonce, à un niveau individuel, la course à la dépense et à la consommation de nos modes de vies.



Départ en vacances, 2015 de Dorian Cohen. Photo DR

Dans le fond de la grande salle du Beffroi – le centre culturel de Montrouge –, plane comme un air de fin du monde. Les jeunes plasticiens paraissent hantés par la finitude. Jacques Loeuille a filmé des survivalistes dont l'un s'installe dans le sud de l'Espagne, zone blanche en centrale nucléaire. Un autre préfère l'Afrique mais ne veut pas révéler où il se réfugiera, par peur que tout le monde ne rapplique. Le peintre Dorian Cohen, ingénieur en urbanisme de formation, a dessiné des entrelacs d'échangeurs autoroutiers qui étouffent une nature timide. Ses toiles, sans humains, s'intitulent avec ironie «*Départ en vacances*» : ses visions post-apocalyptiques sont tout à fait réalistes. Guillaume Valenti, lui, peint des espaces d'expositions tout aussi vides mais clos comme des prisons. Ces galeries ou salles de musées dépouillées n'en sont que plus asphyxiantes. Dans une vidéo au comique de répétition, Pauline Brun, venue du spectacle vivant, se roule au sol, saute sur une chaise, tague les murs en rose fluo, se camoufle sous des bouts de moquette, se bat avec une chaise pliante, se fracasse la tête par terre. La performance épuisante, destroy, ludique, répète à l'infini des gestes absurdes et chaotiques pendant quatre heures. L'artiste semble atteinte de tocs et au bord du gouffre. Dans une autre vidéo, Ludivine Large-Bessette, fait tomber ses protagonistes comme des mouches, raides.



Mesurer les actes, 2015 (dessin, action performative de dessin, encre de chine sur mur) de Marianne Mispelaère. Photo DR.

Redéfinition des objets

Alors pour réenchanter le monde, il faut chercher ailleurs, dans les gestes simples, les actions ténues, dans l'invisible même. C'est ce que fait Marianne Mispelaère, lauréate du Salon. Dans une performance, elle trace des lignes au pinceau sur le mur (*Mesurer les actes*, 2015). Chaque coup de peinture est dessiné en une minute, les lignes se succèdent et forment un mystérieux accordéon au graphisme noir et gris. Ailleurs, elle a cadré des mains dans des photos d'actualité qu'elle a imprimées sur des cartes postales. Dans une vidéo, elle peint à l'eau sur des feuilles A4 qui plissent avec l'humidité. Elle les empile. Mouillé, le papier forme une petite colline. Dans un autre genre, le performeur Romain Gandolphe, mi-sérieux, mi-comique, nous fait visiter le Salon de Montrouge avant qu'il n'ouvre. Dans sa vidéo *Du futur au passé*, il fait l'article de chacune des œuvres avant qu'elle ne soit installée. Il brasse ainsi du vide tout en stimulant notre curiosité : absurde et bien vu.



Between Two Stools, 2015 de Cat Fenwick. Photo DR

Impossible de décrire toutes les propositions tant le vocabulaire est riche et les pratiques diverses. Les sculpteurs quant à eux tentent une redéfinition des objets. Cat Fenwick fait rentrer dans le mur des poteries blanches à l'aide d'étais tandis que Florian Mermin dispose des céramiques dans un jardin morbide. A Montrouge, il faut se laisser surprendre. Et ne pas hésiter à discuter avec les médiateurs prolixes : ils partagent volontiers leur enthousiasme. A la sortie, on repasse devant l'étrange installation de Capucine Vandebrouck : sur des éponges fleurit du salpêtre. Ces fleurs de pourriture, en constante évolution, intriguent et sont le point de départ d'une matière à réflexion. Dans cette édition 2017, les plasticiens qui plongent au cœur de la matière troublent par leur propension à dynamiter, tout en douceur et en subtilité, les formes attendues. Ils en créent d'autres à partir de particules élémentaires. (salpêtre, sable...). Comme ce mini spermatozoïde blanc qui fait des cercles sur un tableau noir, merveille de technologie des chinois Jingfang Hao et Lingjie Wang. Rappelons qu'à l'issue de l'exposition, les œuvres peuvent être achetées directement auprès des artistes, ceux-ci n'ayant pas encore, pour la plupart, de galerie. ➡

Clémentine Mercier